

# N.A.B.U.

## Nouvelles Assyriologiques Brèves et Utilitaires

N°1 (mars 1987)

### NOTES BRÈVES

1) Un serment par Aššur et Adad – Dans le contrat paléo-assyrien tardif publié dans *Zikir šumim* (= Mélanges F.R. Kraus) p. 361, figure un serment par «Aššur, Adad et le roi Samsí-Addu». Dans son commentaire, K.R. Veenhof avait indiqué qu'un tel serment, sans aucun parallèle, était une marque de «babylonisation» des usages juridiques paléo-assyriens, en particulier par l'usage du signe MU au lieu de *niš*. Il avait par ailleurs estimé l'apparition des deux dieux Aššur et Adad «hardly surprising», puisqu'on les retrouve dans une formule de malédiction d'Irišum, et que Samsí-Addu a construit un temple à Anum-Adad (p. 384).

Il me semble qu'on pourrait aller plus loin. En effet, la structure de ce serment correspond très précisément au schéma babylonien standard. De même que les contrats de Dilbat, par exemple, comportent des serments par Uraš (dieu de la ville), Marduk (dieu de la capitale, Babylone) et le roi, de même a-t-on ici un serment par Aššur, dieu de la ville où le contrat a été rédigé, par Adad, dieu de la capitale et par le roi. Cela confirmerait une fois de plus, si besoin en était, que Samsí-Addu considérait bien Ekallātum comme sa capitale, puisqu'on sait qu'Adad était le dieu d'Ekallātum.

Dominique CHARPIN (17.01.87)

App. 2103, 10 Villa d'Este, 75013, PARIS-France

2) Une nouvelle attestation du *kiškannu*? – Dans sa dissertation sur *Eridu in Sumerian Literature* (Chicago 1975), M. Green a consacré tout un développement à l'arbre *kiškannu*, soulignant que «the writing *giš-kín* can be ambiguous, since the much more common term *giš-hur* «plan,» «design» is written with the same signs; references to a tree must be determined from an Akkadian translation or from context» (p. 187). Un exemple d'une telle ambiguïté se trouve dans le livre récemment publié par M. Geller, *Forerunners to Udug-hul, Sumerian Exorcistic Incantations* (= FAS 12, Stuttgart 1985). Aux lignes 105-106, l'auteur transcrit 'giš<sup>1</sup>-hur eridu<sup>ki</sup>-ga-ke<sub>4</sub> šu-gá ì-gál / [E<sup>is</sup>ma-nu E<sup>is</sup>tukul kalag-ga šu-gá mu-un-da-an-gál et traduit «The regulations of Eridu are in my hand, I have in my hand the *manu-wood*, a mighty instrument». Il est vrai que le passage correspondant, dans la version du premier millénaire, offre: *giš-hur* <sup>d</sup>en-ki-ke<sub>4</sub> šu-mu mu-un-da-an-gál, qui est traduit en akkadien par *ú-šu-rat* <sup>d</sup>é-a [ina Š]U-ia<sub>5</sub> ba-šá-a (CT 16 pl. 6: 209-210). Mais on remarquera que le scribe récent a changé son texte, puisqu'il a remplacé Eridu par Ea, et qu'en outre le verbe a été modifié (mu-un-da-an-gál). Il me semble donc légitime de proposer une interprétation du texte du second millénaire différente de celle que le scribe récent a retenue. Je proposerais à la l.105 une lecture E<sup>is</sup>kín eridu<sup>ki</sup>-ga-ke<sub>4</sub>, en traduisant «j'ai dans ma main le bois-*kiškannu* d'Eridu». Le choix d'une lecture E<sup>is</sup>kín plutôt que *giš-hur* peut être légitimé de deux façons. D'une part, on obtient un meilleur parallélisme entre les lignes 105 et 106 (voir de même le parallélisme entre les lignes 103 et 104). D'autre part, on peut rapprocher de ce passage l'extrait d'incantation de CT 16 47: 200s., restauré d'après BM 36296 (cf. CAD K 453b): *giš-kín-bi šu im-ma-an-ti: kiš-kanu-ú šu-[a-ti] il-qú-ú*.

Dominique CHARPIN (02.02.87)

3) Balag, la lyre – Sous l'entrée *balag* du volume B du dictionnaire de Philadelphie (PSD) ont été réunis les exemples, provenant des textes administratifs néo-sumériens, d'offrandes faites à la lyre (*balag*) lorsqu'elle est utilisée

à l'occasion de rituels effectués certains jours particuliers (u<sub>4</sub>-da ...). Toutes ces références concernent des textes de Tello. On peut regrouper en deux catégories principales (parmi quelques autres) ces occasions de conduites rituelles utilisant une lyre:

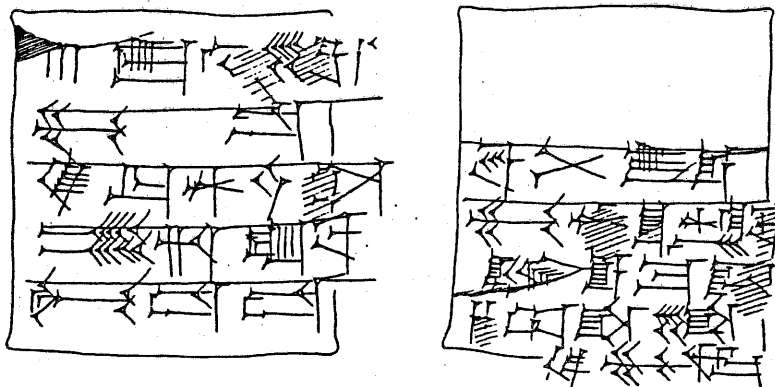
- 1) balag u<sub>4</sub>-da é-uru nigin-na, qui évoque une procession autour du temple de la ville (*Amherst* 65, *MVN* II 143, *ITT* II 796, *ITT* V 6920);
- 2) balag u<sub>4</sub>-da igi é-unu<sup>ki</sup>-šè, qui fait référence à une consécration «devant le temple d'Uruk» (*MVN* II 149, *MCS* VIII 65).

Il n'est d'ailleurs pas impossible que ces deux expressions se rapportent à une seule et même cérémonie. Dans le *PSD* on corrigera donc d'une part la page 75-b (en bas) où, pour la référence *MVN* II 149 r. 2, il s'agit de unu<sup>ki</sup> et non pas nina<sup>ki</sup> (malgré ce qu'on pourrait attendre dans des textes de Tello), et d'autre part la page 76-a (en haut) où, pour la référence *MCS* VIII 65 (*AO* 8091: 4), il faut lire (avec la copie) non pas balag-è à unu<sup>ki</sup>-šè mais balag u<sub>4</sub>-da igi é-unu<sup>ki</sup>-šè. A ces exemples on pourra enfin ajouter les références suivantes: *RTC* 311, *DAS* 240 et *L.* 1021<sup>+</sup> (texte d'Istanbul à paraître).

Bertrand LAFONT (03.02.87)

55 Av. Secrétan, 75019, PARIS-France

4) Une tablette d'Ur III – Appartenant à une collection privée, la tablette ci-dessous provient du site de Djokha, ancienne Umma. Elle est datée du 11<sup>e</sup> mois de l'année Šu-Su'en 7. Il s'agit d'un double (gaba-ri) de la tablette de Gududu concernant un apport d'argent (kù-babbar!). Ce texte appartient donc aux archives de Gududu qui pourrait être le fils de l'ensi<sub>2</sub> d'Umma Dadaga (*cf.* *RGTC* II, p. 207-208 et *AAS* n° 117). Le sceau de cet individu est connu par des empreintes sur de nombreux documents (*Nik* II 180 et 190, *BRM* III 114, *CST* 568, *SETUA* p. 347 n° 21, etc.).



Bertrand LAFONT (03.02.87)

5) Méthodes de pesée néo-babyloniennes – Les deux textes *YOS* VI, 54 et *YOS* VI, 121 montrent la manière dont était vérifié le poids des objets en métal précieux par les orfèvres de l'Eanna, par l'ajout, du côté de l'objet à peser, de poids qui étaient ensuite soustraits du total:

**YOS VI, 54**

2 ma-na 57 gín kù-gi  
 2 mu-kar-ri-šá-a-nu à 3 eme\*-meš  
 ir-bi šá lugal a-na pi-da-a-nu  
 ina igi I<sup>4</sup>en-dù u I<sup>4</sup>15-mu-dù  
 lú-kù-dim-me ina 3 ma-na šá zabar  
 šá na-aš-ba-tu à šá-lul-ti  
 a-na igi kù-gi  
 iti še\* u<sub>4</sub> 10-kam mu 6-kam nà-i  
 lugal tin-tir<sup>ki</sup>

2 mines 57 sicles d'or, (poids de)  
 2 bols-m. et de 3 feuilles,  
 rentrées royales, à vérifier,  
 chez Bel-ibni et Ištar-šum-ibni,  
 les orfèvres. (Pesé) avec les 3 mines de bronze  
 du našbatu, et l'unité de 3 sicles  
 du côté de l'or.  
 10-xii-Nbn 6

**YOS VI, 121**

5 ma-na kù-gi 5 eme\*-meš  
 ir-bi šá lugal šá ina udun šak-nu  
 ina 1 šá-ka-nu 2/3 ma-na 5 gín kù-gi  
 ina udun in-da-tu  
 a-na 4 ma-na 15 gín kù-gi it-tur  
 ina šá-ni-i šá-ka-nu 1/2 ma-na 2 gín kù-gi

5 mines d'or, (poids) de 5 feuilles,  
 rentrées royales, qui ont été mises au four:  
 au premier dépôt, 45 sicles d'or  
 ont disparu dans le four, (en freinte);  
 l'or s'est réduit à 4 mines 15 sicles;  
 au second dépôt, 32 sicles d'or

ina udun in-da-tu a-na  
 3 2/3 ma-na 3 g[ín] kù-gi it-tur  
 a-na pi-da-a-nu [ina igi] I den-dù  
 u I ši-rik-ti lú-[kù]-dim-m[e]  
 ina 2 ma-na 1 ma-na šá z[ab]ar  
 1/2 ma-na 10 gín ha-mul-[tú] šá an-bar  
 ití gu<sub>4</sub> u<sub>4</sub> 15-kam mu 8-kam  
 ʔnà-ní-tuk lugal tin-tir<sup>ki</sup>

ont disparu dans le four (en freinte);  
 l'or s'est réduit à 3 mines 43 sicles;  
 à vérifier, chez Bel-ibni  
 et Širiktu, les orfèvres.  
 (Pesé) avec 2 mines et 1 mine, en bronze,  
 1/2 mine, 10 sicles, (et) l'unité de 5 sicles en fer,  
 15-ii-Nbn 8

Le premier texte montre comment on arrive au poids de 2 mines 57 sicles en plaçant un poids de 3 mines, sous forme de *našbatu* (sur cet objet, cf. CAD N/2, p. 47 b), et en réalisant l'équilibre par un poids de 3 sicles mis sur l'autre plateau. Dans le second document, le total des poids fait 3 mines 45 sicles, mais on ne précise pas si l'équilibre avec les 3 mines 43 sicles de l'or s'est fait par le même système, ou s'il s'agit d'une approximation par défaut. Cette dernière solution semble peu vraisemblable, puisque la seconde freinte est estimée précisément à 32 sicles. On notera l'emploi de poids en fer pour les petites unités par les orfèvres de l'Eanna, et l'emploi des termes *šalultu* et *hamultu* pour désigner la 3<sup>ème</sup> et la 5<sup>ème</sup> unité dans la série des sicles: il ne s'agit donc pas ici de fractions. Les deux textes ont été collationnés en Mars 1986 à Yale.

Francis JOANNES (18.02.87)  
 9 rue du Ruissel, 76000-ROUEN-France

6) L'expression *da-ma da-ak* en élamite achéménide -- Dans l'inscription de Darius à Behistun (DB §19) la version élamite utilise l'expression AŠ HAL MEŠ AŠ za-iz-za-an AŠ ú-ip-ra-tu *da-ma da-ak* (Weissbach, KIA, 1911, p. 24) pour rendre l'accadien *ina URU za-za-an-nu MU-šú šá GÚ ÍD BURANUN* (E.N. Voigtlander: *The Bisitun Inscription of Darius the Great, Babylonian Version*, London, 1978, p. 21) et le vieux-perse *Zāzāna: nāma: vardanam: anuv: Ufrātuvā:* (R.G. Kent, *Old Persian*, AOS 33, 1953 p. 118).

Si les textes accadien et vieux-perse ne posent pas problème et peuvent se traduire respectivement par: "in a town Zazannu, by name, which is on the bank of the Euphrates" (Voigtlander p. 56) et "a town by name Zazana, beside the Euphrates" (Kent p. 120), il n'en va pas de même pour l'élamite *da-ma da-ak* qui a été interprété de manières différentes. Ainsi, G.G. Cameron (dans *Persepolis Treasury Tablets*, OIP 65, 1948, p. 126) précise à propos de cette expression: "Here, the first *da-* of the Elamite may be all-or part of a word meaning "bank" or the like.", et plus tard (JCS 14, 1960, 65) traduit: "at a place named Zazana, situated (*da-ak*) below (? *da-ma*) the Euphrates" et note: "The meaning "below" for *da-ma* is conjectured on the basis of the forms *da-ma* and *da-man-na* which often replace *šá-ra-man-na* in Treasury and Fortification tablets". Enfin, R.T. Hallock (*Persepolis Fortification Tablets*, OIP 92, 1969, p. 679) écrit: "*dama dak*, lit. "placing placed", apparently is an idiomatic expression for "situated [on]".

Il semble qu'une autre interprétation de ce passage est possible. Il suffirait de considérer le premier *da-* comme un idéogramme et lire *DA-ma da-ak* en donnant à *DA / idu* son sens de "side, edge, border" (CADI, 10), le *-ma* étant la postposition locative bien attestée en élamite. On pourrait donc traduire le texte élamite par: "(dans) une ville nommée Zazannu, située sur le bord de l'Euphrate".

A propos de cette hypothèse, deux remarques s'imposent. La première est que le signe *DA* rarement employé pour la rive d'un fleuve est souvent confondu avec le signe *ÍD / ahu*, qui conviendrait mieux ici mais n'est jamais utilisé dans les inscriptions royales élamites. La seconde est que les idéogrammes ne sont pas systématiquement suivis du *MEŠ* dans les textes élamites. Certains, parmi les plus fréquemment utilisés ne le sont même jamais. C'est le cas de *EŠŠANA* (roi) et de *DUMU* (fils).

François VALLAT (ER 317, CNRS) (20.02.87)  
 41, Rue du Lt Col de Montbrison 92500 RUEIL- MALMAISON, France

7) *KUN / zibbatu* : embouchure -- Dans «The Empire of Sargon of Akkad» (*AfO* 25, pp. 56-64), A.K. Grayson traduit la ligne 30: 2 UŠ DANNA ši-id-du ultu zibbat (*KUN*) <sup>id</sup>*Pu-rat-ti adi pāt (ZAG) māt Me-luh-ha <u>Má-gan(!)*<sup>ki</sup> par: "120 double hours (travel time) is the stretch from the cistern of the Euphrates to the edge of the land Meluhha and Magan."

Pour la traduction de *KUN / zibbatu*, l'auteur suit les précédents éditeurs de cette inscription, en particulier W.F. Albright (*JAOS* 45, 1925, 193-245: «the Euphrates barrage») et E. Weidner (*AfO* 16, 1952-53, 1-24: «vom Wasserbecken des Euphrat») ainsi que le *CAD* 21 (Z), p. 102 sub 2 b: «the storage basin (?) of the Euphrates» que rejoint *AHw* 1524 B 5: «ein Staubecken».

En réalité, *KUN / zibbatu*, dont le sens général est «queue», doit être opposé, en parlant des cours d'eau, à *KA / pū* «source» (dont le sens premier est «bouche») (*contra*: Fluss-, Kanalmündung in *AHw* 874, E 2, sub *pū*). Récemment H. Behrens und H. Steible: *Glossar zu den altsumerischen Bau- und Weihinschriften*, *FAS* 6, 1983, ont proposé, pour *KUN*, le sens de «Mündung». C'est ce dernier sens de «embouchure» qui convient à ce texte. La ligne 30 doit donc être traduite par:

120 *bêrû* (environ 1400 km à vol d'oiseau) (est) la distance depuis l'embouchure de l'Euphrate jusqu'à la frontière de Magan-Meluhha.

(Je reviendrai, dans une étude consacrée à la géographie élamite, sur les données en distance à vol d'oiseau fournies par ce texte important et généralement mal compris.)

François VALLAT

8) **Le signe PI + PÍR dans les textes élamites de Malyan** – Sur la moitié des tablettes élamites découvertes à Tall-i Malyân et récemment publiées par M.W. STOLPER (*Texts from Tall-i Malyan I, Elamite Administrative Texts*, 1972-1974, Occasional Publications of the Babylonian Fund, 6, 1984, Philadelphia), apparaît un signe que l'auteur propose de lire PI+PÍR (analyse pp.10-12) et de comprendre comme une variante graphique locale de IGI+PÍR = kurum<sub>x</sub> (kuru<sub>g</sub>) = *piqittu*. Il traduit donc l'expression PI+PÍR NP par "transferred to PN". Si cette hypothèse est habile, elle n'est pas entièrement satisfaisante. Il semble qu'on devrait plutôt considérer le signe lu PI+PÍR comme une graphie locale de GIR employé à la place de GÌR. Cette nouvelle hypothèse s'appuie sur plusieurs éléments. On peut tout d'abord noter que les signes cunéiformes employés à Suse et en Elam présentent souvent de nombreuses différences graphiques avec ceux de Mésopotamie: le déplacement d'un (ou de plusieurs) élément(s) à l'intérieur d'un ensemble est un phénomène fréquent, bien avant l'époque achéménide. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le syllabaire de F.W. König (*EKI*, Tafeln 28 -44). Or le signe lu PI+PÍR peut être comparé à certaines formes du signe GIR (cf C. Fossey, *Manuel*, N° 22871, 22877, 22881, etc). Ensuite, l'habitude des scribes élamites de jouer sur l'homophonie est très bien attestée en particulier par l'exemple le plus connu, le GALE.GAL.MEŠ (pour GAL.É.GAL); *rab(i) ekalli* de *MDP IX* (cf en dernier lieu R. Labat, *Textes littéraires de Suse, MDAI LVII*, 1974, 3-7). Donc l'emploi de GIR pour GÌR n'aurait rien d'étonnant dans ce contexte. En outre, les tablettes de Malyan offrent un grand nombre d'emprunts à la Mésopotamie aussi bien dans le vocabulaire que pour les logogrammes, comme le souligne M.W. Stolper, pp. 20-22. Enfin, les sens de GÌR ("sous la responsabilité de", "sous le contrôle de" ou "par l'entremise de, l'intermédiaire de" ou encore "via"), conviendraient mieux au contexte que "transferred to PN".

Et si cette hypothèse se vérifiait, elle permettrait de comprendre une expression utilisée dans les mêmes conditions dans les textes néo-élamites et achéménides: *kur-min* NP-*na* (usuelle dans les textes économiques de *MDP IX* (plus de la moitié) et sur les tablettes de Persépolis) qui a été traduite de différentes manières dont aucune n'est vraiment satisfaisante: "by the hand of" par G.G. Cameron (*Persepolis Treasury Tablets*, OIP 65, 1948, 48-49), "entrusting of PN" ou "supplied by PN" par R.T. Hallock (*Persepolis Fortification Tablets*, OIP 92, 1969, 10-12) et "Verfügung von" par W. Hinz (*Or NS* 39, 1970, 412). Les différents sens de GÌR conviendraient parfaitement à *kur-min* NP-*na*, les deux expressions étant utilisées dans des contextes identiques.

François VALLAT

9) **KBo 26 53 and Funerary Personnel** – In the introduction to KBo 26 (p. v) this little fragment was left unidentified. When examining, at the request of Prof. H. G. Güterbock, the lexical pieces of KBo 26, I read the initial sign of the right subcolumn, lines 4ff., as ú- and the tablet seems to really have Ú. However, if the sign is emended to read lu- the passage makes perfect sense and turns out to be a Boghazköy parallel to lines 253-60 of OB Proto-Lu (MSL XII 42). The left subcolumn gives the standard Sumerian, the right one the syllabic form. It is likely that there was an Akkadian subcolumn, now broken off, on the right. This fragment is at present the only example of Proto-Lu «I» (i.e., before sipa in line 463, see MSL XII 26f.) from Boghazköy, all the fragments published in MSL XII 82ff. being part of Proto-Lu «II».

	KBo 26 35		OB Proto-Lu
1'	[a-bi-gál] <sup>1</sup>	[ ]	253 a-bi-gal
2'	[ÚH.ᵀIN]ANNA	ú- <sup>1</sup> x-x <sup>1</sup> -[ ]	254 ÚH.ᵀINANNA
3'	[šita-ᵀinan]na	ši- <sup>1</sup> ba-an-ni-na-n[a]	255 šita-ᵀinanna
4'	[SAL.M]E	lu-ku-ur	257 lukur
5'	[SAL.ME]-gal	lu-ku-ur-gal	258 lukur-gal
6'	[SAL.ME]- <sup>1</sup> d <sup>1</sup> utu	lu-ku-ur-u-du	259 lukur-ᵀnin-urta
7'	[ama-x]-qa-ra	am-ma-ti-kar-r[a]	-----
8'	[am]a-SAL.ME	am-ma-lu-ku-ur-[ra]	260 ama-lukur-ra

1') The faint traces at the end are compatible with -gál] and thus it is possible to read [a/á-bi-gál] as in Lu IV 49: á-bi-gál = ŠU, *qabbiru* 'grave-digger'. Cf. AHw 1541 *abi(n)gallu*. Elsewhere the word is attested in Ur III Nippur in the form a-bí-a-gal. Beer and bread distributions to the officials of Inanna's temple (R.L. Zettler, *The Ur III Inanna Temple in Nippur*, Ph. D. Diss. Chicago 1984, II 392ff.) list the a-bí-a-gal between *sánga* (LAK 175) and *lú-mah*. The term disappears afterwards. Note, however, that it is a word likely to be missed, especially in its form with -gál, and thus it may have escaped unrecognized in literary texts.

2') The two signs after ú- cannot be deciphered but one would expect a reading \*/uruh/ in view of ÚH.ᵀINANNA = ú-ru-[uh-hu] Antagal A 141 (MSL XVII 186, revised) and of the gloss uruh to ŠITA.ᵀINANNA (see

remarks to next line). The restoration of the Akkadian is based on the one hand on the presence of dilib (SAGxŠID) – for which a translation *uruhhu* is certain (M. Civil in Reiner Vol., forthcoming) – in the following line and, on the other hand, on the translation *uruhhu* of the synonymous ŠITA-<sup>d</sup>INANNA (see comment to next line). The word is attested in Pre-Sargonic, in the form ÛH.INANNA, in ED Lu E 30 and in Lagas texts. The best-known occurrences are in UruKagina's reform texts: Ukg 4 vi 4ff. = 5 v 24 ff.; 4 vi 15ff. = 5 v 6ff.; 4 xi 26ff. = 5 viii 32ff.; 4 ix 35ff. = 5 ix 2ff. The word is generally left untranslated, e.g., J.S. Cooper, SARI I 71 and FAOS 6 353 s.v., but see J. Bauer, WdO 9 (1977) 7ff. ('Gebührenempfänger'). In DP 216 iii 5 and 226 vi 6 the ÛH.INANNA is mentioned among religious functionaries. The word is not attested after UruKagina.

3') The text seems to have -ba- but, if so, it must be considered a scribal error for -da- or -ta- since the expected form is ši-da/ta-(an). The third sign may be read -an- as part of the word šita(n) (for its phonological shape, see my remark in L. Cagni, Bilinguismo 94) or considered as a determinative before inanna; since this is a syllabic subcolumn the first explanation is preferable. Besides the reading given here, the Emar version of Lu I (which does not preserve the parallel passage to OB Lu 253ff.) gives: [u]-ru-uh ŠITA-<sup>d</sup>INANNA = [ú]-ru-uh-hu (Emar VI/1 pl. 300, 74121 r. i 13' between gudu<sub>4</sub> and išib). The words ÛH.<sup>(d)</sup>INANNA and ŠITA-<sup>d</sup>INANNA are thus synonymous. The reading given by our line 3' may very well be genuine and not a scribal improvisation. Note the two translations for á-bi-gál given by Lu IV (see above, comment to line 2'). In any case, it is now clear that there are two words *uruhhu* in Akkadian: A) 'hair', Sum. dilib(ŠID) or dilib(SAGxŠID), see AHw 1436 s.v., and B) 'undertaker' or 'priest performing funerary rites', Sum. ÛH.<sup>(d)</sup>INANNA or ŠITA-<sup>d</sup>INANNA, so far unrecognized. The term šita-<sup>d</sup>inanna is found in ED texts: WVDOG 43 57 iv 4, dupl. OIP 99 48 ii 11 (lexical list of religious officials) and UET 2 112 vi 18'.

6') OB Proto-Lu reflects the lexical tradition from Nippur, where the lukur's were consecrated to Ninurta, while the Boghazköy text derives from a Babylonian original, familiar with the Sungod's *nadītu*'s in Sippar.

7') This entry remains unexplained. One could propose a restoration [ama-dam]-qa-ra for dam-gàr-ra, but a writing with -qa- is not attested for this word, and the expression 'mother of the merchant' is, it seems, completely unknown (note, however, ki-sikil lú-dam-gàr in Emar VI/1 pl. 303: 10' [Lu II]). A reading [ama d]jngir<sup>1</sup>-ra would fit the context better, but the first preserved sign really seems to be QA and, again, the term is unknown. Furthermore, one would expect ti-gi-ra in the syllabic column. In desperation, one could consider a scribal misinterpretation of SAL.ME as DIŠ+QA+(AŠ)... for now, it is better to file this entry among unsolved mysteries.

Miguel CIVIL (17.02.87)

The Oriental Institute, 1155 East 58th Street, CHICAGO, IL.60637-USA

10) *Aššur-šarra-ušur*, gouverneur de Qué – Le dossier du gouverneur assyrien de Qué (*Cilicia Pedias*) *Aššur-šarra-ušur* a été plusieurs fois étudié en liaison avec le rôle d'Urikki, roi de Qué, et de Mita/Midas, roi de Mushku (Phrygie). Ce gouverneur semble avoir joué un rôle important aux frontières occidentales de l'empire assyrien à l'époque de Sargon II. Il fut vraisemblablement nommé gouverneur de Qué aux côtés du roi local Urikki à la suite de la campagne de Sargon II en Cilicie en 715, cette dernière campagne étant peut-être la réponse à un appel au secours d'Urikki soumis aux pressions des Phrygiens<sup>1</sup> et des Ioniens<sup>2</sup>. *Aššur-šarra-ušur* participa probablement activement à la campagne assyrienne contre Hilakku et Bît-Burutash (Tabal) en 713 puis joua un rôle décisif dans l'établissement de relations diplomatiques entre Midas et Sargon d'après la lettre que ce dernier lui écrivit en 709 (ND 2759)<sup>3</sup>. Il est vraisemblable que le rôle de ce gouverneur cessa en 705 à la suite de la mort au combat de Sargon lors de la campagne contre Tabal. Cette défaite entraîna un affaiblissement passager de la puissance assyrienne dans tout l'ouest de l'empire et il se pourrait même qu'*Aššur-šarra-ušur* ait trouvé la mort aux côtés de Sargon.

Le dossier assyrien de ce personnage, mentionné aussi en K 1008, ADD 928 et ND 2451<sup>4</sup>, s'est trouvé naturellement lié à celui du roi auprès duquel il avait été nommé: Urikki, mentionné aussi dans l'inscription phénicienne fragmentaire de Hassan-Beyli<sup>5</sup> et dans les inscriptions phénico-louvites de Karatépe<sup>6</sup>. On peut aussi proposer de rattacher au dossier nord-ouest sémitique du gouverneur assyrien de Qué deux courtes inscriptions araméennes sur des sceptres sertis de fer provenant de Khorsabad: le premier, fragmentaire, est conservé au Musée du Louvre (AO 21369) et est bien connu par CIS I, 50, le second, complet, a été acquis récemment par le Musée de Bagdad (IM 76287)<sup>7</sup>. La comparaison des deux objets et de leurs inscriptions montre qu'ils sont pratiquement identiques et appartenaient très probablement au même personnage: 'SRSRŠR, «*Aššur-šar(ra)-ušur*». Les sceptres inscrits de ce type sont bien connus, en particulier à la suite des découvertes de Nimrud<sup>8</sup> qui comportent, entre autres, un sceptre inscrit LMT'L, «A Mati 'él» (N 258), vraisemblablement le roi d'Arpad vers le milieu du VIII<sup>e</sup> s. connu par les inscriptions de Sfiré<sup>9</sup>, le traité d'*Aššur-nirârî* V et les annales de Tiglat-phalazar III, ainsi que trois sceptres inscrits LNNWRY (N 257, N 260, N264). Au VIII<sup>e</sup> s., ce genre de sceptre/masse d'arme semble avoir été porté comme un insigne de commandement aussi bien par des rois que par de hauts dignitaires assyriens<sup>10</sup>. La paléographie<sup>11</sup> des deux inscriptions 'srsrsr indique une date vers la fin du VIII<sup>e</sup> s. La fonction, la date et l'origine de ces deux sceptres inscrits rendent donc vraisemblable leur appartenance à *Aššur-šarra-ušur* gouverneur de Qué vers 715-705 av. J.-C.

<sup>1</sup> Cf. J.D. Hawkins, *CAHIII/1*, Cambridge,<sup>2</sup> 1982, p. 428-419.

<sup>2</sup> Cf. J. Elayi-A. Cavigneaux, «Sargon II et les Ioniens», *OA* 18, 1979, p. 59-75.

<sup>3</sup> Cf. H.W.F. Saggs, «The Nimrud Letters, 1952 – Part IV», *Iraq* 20, 1958, p. 182-212, spéc. p. 202-208; J.N. Postgate, «Assyrian Texts and Fragments», *Iraq* 35, 1973, p. 13-36, spéc. p. 21-34.

<sup>4</sup>Cf. J. N. Postgate, *Taxation and Conscription in the Assyrian Empire*, Rome, 1974, p. 309-310, 376. C'est aussi lui qui est visé dans ARAB II § 42 (à lire dans A.T. Olmstead, *AJSL* 47, 1931, p. 227). Son rôle semble avoir été similaire à celui de *Qurdi-Aššur-Pāmur* auprès du roi de Tyr (cf. ND 2716, 2773).

<sup>5</sup>Cf. A. Lemaire, «l'inscription phénicienne de Hassan-Beyli reconsidérée», *RSF* 11, 1983, p. 9-19. L'interprétation historique proposée par H. Lipinski (*OLP* 16, 1985, p. 82-83) est difficilement acceptable car elle nécessite deux «Urikki» différents et, surtout, suppose une datation paléographique trop haute, à la fois pour les inscriptions de Karatépe et pour celle de Hassan-Beyli.

<sup>6</sup>Cf. surtout F. Bron, *Recherches sur les inscriptions phéniciennes de Karatepe*, HEO 11, Genève/Paris, 1979, spéc. p. 167-168; J. Deshayes - M. Szymer - P. Garelli, «Remarques sur les monuments de Karatepe», *RA* 75, 1981, p. 31-60, spéc. p. 54-60.

<sup>7</sup>Cf. K.M. 'Abada, «Objects Acquired by the Iraq Museum — 4», *Sumer* 30, 1974, p. 333-334 et pl. 10 a, b, c, d; *Newsletter for Targumic and Cognate Studies* 11/1, 1984, p. 12.

<sup>8</sup>Cf. R.D. Barnett, «Layard's Nimrud Bronzes and their Inscriptions», dans *E.L. Sukenik Volume*, Eretz-Israel 8, 1967, p. 1<sup>+</sup>-7<sup>+</sup>, spéc. p. 4<sup>+</sup>-6<sup>+</sup>.

<sup>9</sup>Cf. A. Lemaire - J.-M. Durand, *Les inscriptions de Sfiré et l'Assyrie de Shamshi-ilu*, HEO 20, Genève/Paris, 1984.

<sup>10</sup>Cela apparaît clairement sur le bas-relief AO 19877 provenant de Khorsabad (cf. P. Amiet, *Département des antiquités orientales, Guide du visiteur*, Paris, 1978, p. 118, salle XXIII). Sur cette fonction, cf. A. Lemaire, «Avec un sceptre de fer» *Ps II, 9 et l'archéologie*, *Biblische Notizen* 32, 1986, p. 25-30.

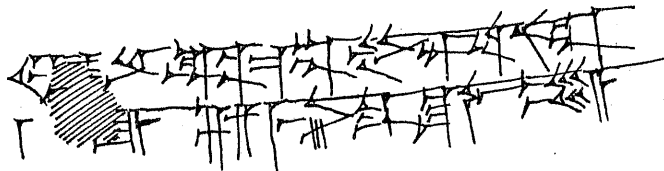
<sup>11</sup>Cf. J. Naveh, *The Development of the Aramaic Script*, Jérusalem, 1970, p. 13.

André LEMAIRE, CNRS, (20.02.87)  
14 rue George Sand, 91120 PALAISEAU-France

11) *Insāta* "du bist Traumdeuter" - In der zuerst von E. Ebeling als TuL Nr. 1 und danach von mir unter dem Titel "Die Unterweltsvision eines assyrischen Kronprinzen" in ZA 43/1936, 1ff. herausgegebenen mythischen Erzählung blieb die Lesung der schlecht erhaltenen Vorderseite der Assurtafel in grossen Teilen sehr unbefriedigend. Ein erneutes Studium der Photographien erbrachte kürzlich an mehreren Stellen Fortschritte und dabei erstmalig eine sinnvolle Lesung (leider nur) für den ersten Teil der Z. 36. In Z.35b verheisst die Unterweltskönigin Ereškigal dem Kummāja: [s]uppî-ka lušme hišihita-ka lukallim-ka "deine Gebete will ich erhören, dein Begehrt dich sehen lassen". Dazu schien *ul ap-pal-ka* "ich werde dir nicht antworten" in Z. 36 im Widerspruch zu stehen. Nach der jetzt möglichen Lesung und Ergänzung ist das aber nicht der Fall. Ich lese jetzt: [ina qi-bi]t pi-i ilu-ti-ia rabî-ti in-sa-ta pi[š?]-ri itti (GISKIM) *ul ap-pal-ka* "[auf den Befehl] des Mundes meiner grossen Gottheit bist du (nun) Traumdeuter; die Deutung des (Traum-)Zeichens muss ich dir (daher) nicht beantworten". Hier ist erstmals bezeugt der Stativ des neben *šā'ilu* nur vereinzelt belegten (s. *AHw.* 219 b) sumerischen Lehnwortes *ensû/insû*. Ereškigal verlieh dem Kummāja die Gabe der Traumdeutung offenbar nur für den einen, hier erzählten Fall, weil sie die Deutung selbst nicht geben wollte. Denn diese Deutung war, wie ich in ZA 43, 1ff. gezeigt habe, eine gegenwartsbezogene politische, die den meisten Hörern verborgen bleiben sollte. Es blieb dem Kronprinzen überlassen, die in Z. 41ff. berichtete Unterweltsvision zu gegebener Zeit denen zu erläutern, deren politische Entscheidungen durch sie beeinflusst werden sollten. Der Charakter einer Schlüsselerzählung sollte gewahrt bleiben, wie die neue Lesung noch deutlicher zeigt. - Weitere verbesserte Lesungen im Text sollen später besprochen werden.

W. VON SODEN (Februar 1987)  
44 MÜNSTER, Glückweg 19, RFA

12) Le «Grand Pontife» - La lettre de Yawi-Ila de Talhayûm, *ARMT* XIII, 143, ll. 5-7 fait allusion à un mystérieux personnage: «[Au] temps de Yahdun-Lim, ton père, et du grand pontife(?)», comme le traduit A. Finet. Le seul commentaire de ce passage, à ma connaissance, se trouve dans *ARMT* XIII, p. 171, auquel on se reportera. La lecture «grand pontife» suppose la correction d'un signe RA en sanga'. Le *šangû kabtum* est, cependant, inconnu. Incidemment, on remarquera que le signe RA = SANGA' d'*ARM* IV, 78, 27' qu'avait aimablement signalé J. Bottéro à A. Finet pour conforter sa correction, est un *bon* RA puisqu'il faut lire à cet endroit: lû-kûr\*-ra. En fait, on lira très simplement la l. 6 d'*ARMT* XIII, 143: ù lû ra-ka-ab-tim.



ARMT XIII, 143, ll. 7-8

a) Rakabtum est, malgré sa finale féminine, un nom propre masculin comme le montre M.6493 où *ra-ka-ab-tu* arrive dans une liste de gens repris par la nomenclature: 18 lû 1 tur *šā ne-pa-ri-im šā i-ba-al-dIM*. Il s'agit, en

effet, d'une liste de déportés de l'an ZL 12', postérieurement à la prise d'Ašlakkâ. On sait que Talhayû et Ašlakkâ appartiennent au même «horizon géographique», la première étant plus à l'Ouest que la seconde. Cf. d'ailleurs dans ARMT XIII, les ll. 12-13. Rakabtum (*ra-ka-ab-tum* ou *ra-kab-tum*) semble un nom hanéen de l'Ida-Maraš sous Zimri-Lim, attesté par A.998 et A.3122. Un apport de mouton est fait par un *ra-ka-ab-tum* le 7-xii-ZL 10' (AAM 2 = M.7084), accompagné de gens porteurs de noms rares comme *be-lu-lu* et *i-lí-ka-na-ab*. Il est connu, dès les archives de l'époque de Yahdun-Lim, comme le montrent les textes S.133-46, 1.2 (*ra-kab-tum*, «de Yabrum», *ša ia-ab-ri-im<sup>ki</sup>*) et le nom d'esclave (*sag-ir*) *ra-kab-tum*, (T.376, 1.28'). Ces deux derniers exemples m'ont été aimablement communiqués par D. Charpin. Selon ce dernier, Rakabtum pourrait être rapproché d'un NP comme Irkabtum, bien attesté dans les textes d'Alalakh VII.

Il est donc très vraisemblable que l'allusion de Yawi-Ila doit se comprendre comme le souvenir que Rakabtum était le nom du roi de Talhayûm contemporain de Yahdun-Lim.

b) Le lú qui précède le NP est une manière provinciale de s'exprimer. Elle peut être répertoriée, p. ex., dans les deux lettres que nous avons gardées du devin Nûr-Šamaš (= AEM 1), où elle est employée avec ironie (ou indignation!): A.2795, ll. 19, sq.: lú *zi-ik-ri-<sup>d</sup>IM*, *ša ra-ma-ni-šu*, *i-te-né-pé-eš* = «Le "noble" Zikri-Addu n'en fait qu'à sa tête». A.2558, ll. 35-36: lú *zi-ik-ri-<sup>d</sup>IM*, *la ši-na-ti i-ta-na-pa-al-šu-nu-ti* = «Le "noble" Zikri-Addu ne cesse de leur répondre des insolences». Dans la lettre A.221 citée par D. Charpin dans son étude: «Contribution à la géographie et à l'histoire du royaume de Kahat», dans *Tall Hamīdiyāh* II, n.45 (sous presse), on trouve «Pourquoi mon seigneur n'écrit-il pas à Kahat au sujet d'Akin-Amar? Messire Akin-Amar est-il mon ennemi?... etc.» (1.35: lú *a-ki-in-a-mar na-ak-ri-[m]a-a*). Un dernier exemple provient d'un lot de textes étudiés par B. Lafont: dans A.1012, ll. 14 on trouve: «Il faut que je fasse jurer Messire Tûšâtân, neveu d'Iddin-Kubi» (lú *tu-ša-ta-an*, *mâr ahi-šu ša Iddin-Kubi*, *nîš ilâni lûšazkir-šu*). La suite du texte montre bien que c'est Tûšâtân qui jure.

c) Dans le même texte, le titre de Yakûn-Mêr est certainement à comprendre lú-ŠU-SÏL-DU<sub>g</sub>-A, soit la graphie propre à Mari de lú-sagi. Il ne faut pas chercher ici un idéogramme rare, mais plutôt une expression courante. Cette faute suppose que le signe SÏL a été écrit «à l'envers». On jugera de la qualité des scribes de Talhayû, par l'échantillon qui en est donné dans A. Lemaire & J.-M. Durand, *Les Inscriptions araméennes de Sfiré...* p.70, (= A.2417). On a donc là un exemple bien venu que la charge d'administrateur militaire (*hašši'ânûm*) d'un royaume soumis et devenu vassal pouvait être confiée à quelqu'un qui était doué d'un titre aulique à la cour de Mari. Pour les pouvoirs de cette *hašši'ânûm* qui permettait d'agir pratiquement en maître dans le *halšum*, on se reportera aux railleries cinglantes de Haya-Sûmû d'Ilân-šurrâ envers son épouse Kirû: «Est-ce à toi que le contrôle de la garnison (*haššânûtu*) a été donné?» (ARMX, 32, 12').

Jean-Marie DURAND (Février 1987)  
154 Bd St-Germain, 75006-PARIS-France

13) «Cuivre étiré» – L'expression serait documentée à Mari par ARMT XIII, 143, 11': ...a]-na 12' ma-na erêm ar-ku-tim. Le CAD A/2 p. 284b a enregistré le passage comme «obscur». On lira, en fait, la l. 11': [li-]š-pu-[ra-a]m-ma\* a\*-na\* ki\*-ma u<sub>4</sub>\*-um\* ar-ku-tim = «Que mon Seigneur m'écrive le fond de sa pensée afin que, de longs jours,...». L'expression *ûm arkûtim* est comparable à *ûm qerbûtim* d'ARMT XIII, 147, 29, d'autant plus qu'il s'agit du même expéditeur et du même moment (expédition des dieux aux serments).

Jean-Marie DURAND

14) Noms de dieux sumériens à Mari – I) Quelques passages privilégiés nous permettent de savoir comment étaient prononcés des idéogrammes divins par les scribes de Mari:

a) <sup>d</sup>nin-gal était manifestement dès cette époque Nikkal comme le montre *i-pí-iq-ni-ik-ka-al* [M.7450+, i] face à *i-pí-iq-<sup>d</sup>nin-gal* [M.5578<sup>+</sup>, iv; M.7834; M.8321, ii];

b) <sup>d</sup>nin-giš-zi-da était prononcé Niggissida comme le montre *ir-<sup>d</sup>ni-gi-si-da* [M.5529<sup>+</sup>, i]. Dans les textes administratifs de la gestion de la viande, on connaît bien un <sup>d</sup>nin-giš-zi-da-a-bi; un document épistolaire édité par D. Charpin dans AEM I (A.357) le nomme sous la forme <sup>d</sup>ni-ki-si-da-a-bi; une forme comme <sup>d</sup>nin-ni-gi-si-da-a-bi (M.13457) est plus délicate à interpréter. Elle doit rendre compte du son particulier du g<sub>2</sub> sumérien. On notera, en effet, les formes *ni-iš-du-ub* (cf. ARMTXXV, 647 = AAM 2, face, l. 12 et Rev. l. 4) et *ni-iš-[f]a\*-ab\** (ARMTXXV, 637 = AAM 2, l. 3 du revers) sous lesquelles est emprunté par l'akkadien de Mari, le sumérien *giš-dub* dans les textes de bijoux. Les scribes de Mari devaient donc réaliser l'idéogramme *nîš-dub*. On devrait donc interpréter cette forme comme *nin-<sup>ni</sup>gi-si-da*, avec l'indication que *gi* est à lire *ni<sub>x</sub>* (ou *g* nasalisé).

c) <sup>d</sup>nin-igi-zi-bar-ra citée de façon normative dans *Miscellanea Babylonica*, p. 111, n°10, l.4 ou par le texte scolaire TH 82-242, *ibid.*, p. 183, l.94, est attestée sous la forme <sup>d</sup>nin-gi-zi-ip-pa-ra dans le *Rituel d'Eštar*, i 8, 10 et <sup>d</sup>nin-igi<sup>gi</sup>-zi-pa-ra dans AEM I (=A.2597), 41' (même dossier que dans *Misc. Bab.* n°10 pré-cité).

d) Le «Dieu-Fleuve» a une lecture phonétique <sup>d</sup>i<sub>7</sub>, non Nârum, comme cela a été proposé depuis longtemps. Les textes de Mari connaissent, effectivement, des NP comme *i-din-<sup>d</sup>i-da* (M.5192) et *šil-lí-i-<sup>d</sup>[a]* (M.6519, i).

e) On notera, enfin, le NP *lú-nu-uš-ka*, «serviteur d'Hammu-rabi» (de Babylone) dans A.296, 14. Cette graphie est, de façon patente, l'équivalent de *lú-<sup>d</sup>PA-TÚK*. On notera qu'à Mari le signe UŠ ne s'emploie pas

phonétiquement de façon normale pour une lecture [us] mais seulement pour [uš]. Les scribes de Mari prononceraient donc Nuška, non \*Nuska, selon la transcription couramment adoptée par ailleurs.

Une lecture Nuska n'est cependant pas complètement à exclure, mais il faudrait pour cela reposer le statut des signes en «voyelle + Š» du syllabaire de Mari, ce qui dépasse de beaucoup le cadre de cette note. On peut se limiter aux remarques suivantes:

a) les transcriptions actuelles des textes de Mari connaissent couramment une indifférenciation [as]/[aš] pour les signes /aš/ & /áš/ qui sont rendus, selon les cas, aussi bien à que ás, comme dans *às-ǵú-du-um* ou *ia-ás-ma-ah-IM* ...etc

b) On remarque, d'autre part, que le toponyme dont la forme phonétique la plus explicite est *ur-gi-iš* produit comme *nisbéur-gi-sa-yu*. Cet exemple indique que IŠ a ici, en fait, une valeur *is* et révèle une prononciation [urgis].

Le fait que ces procédés existent pourrait induire à poser que, de façon générale, la série en «voyelle+Š» peut en certains cas être interprétée à Mari comme «voyelle+S».

II) Les noms propres documentés relativement rares ou inconnues ailleurs:

a) <sup>d</sup>nin-kù-gi est révélé par la collation de A. 3151, iv 65: *ha-an-ni-<sup>d</sup>nin-kù-gi*. Il s'agirait d'une forme de la parèdre de Dagan. Cette union de Hanni- (ouest-sémitique) + ND sumérien est parallèle à Habdu-Nišpa où l'on trouve Habdu + Nissabba [cf. *M.A.R.I.* 2, p. 92];

b) <sup>d</sup>lugal-giš-šukur se trouve dans la même situation: *su-mu-<sup>d</sup>lugal-giš-šukur*, d'après M.7547, 3. Or, l'expéditeur de A.2666, 9 (*AEM* I) se dit *ur-<sup>d</sup>lugal-<sup>bi</sup>[š]u-k[u]-ri-im*. Le nom de divinité doit se lire, vraisemblablement, Bêl-šukurrim [cf. *M.A.R.I.* 4, p.163].

III) Les équivalences akkadiennes d'idéogrammes, sont montrées par:

a) <sup>d</sup>Nin-šubur est à lire comme Illabra, *by-form* d'Illabrat, selon M.6519,iii: *ša-at-i-ja-ab-ra*, à moins que le nom ne soit à compléter en <at>. Je ne connais pas d'autre exemple de Illabrat phonétique en OB, à la différence du paléo-assyrien, évidemment.

b) Le cas de <sup>d</sup>HAR(-ra) est particulier. Il a été lu généralement dans *ARMT* XVI/1, comme un idéogramme de Bunene. Dans *M.A.R.I.* 3, p. 276, D. Soubeyran a proposé de le lire <sup>d</sup>saggar<sub>2</sub> et d'en trouver l'emploi dans une graphie rare de Saggaratum. Je voudrais attirer l'attention ici sur deux faits:

— Le nom d'année bien connu de Sumu-Yamam célébrant la construction de la muraille de Saggaratum est écrit dans T.542 (= RA 64, n°26) *mu 2-kam, su-mu-mu, bād sa-HAR-ti<m>, i-pu-šu*. Au moment de la collation de ces textes, nous avons été entraînés, D. Charpin et moi-même, à accepter la lecture de G. Dossin <sa>-ga-ra-tim!. Un nouvel examen de la tablette qui a été cuite entre temps permet désormais l'autographie suivante:

bād  GA  (1.6)

T.542 = RA 64, n°16, 1.11

On peut proposer une lecture *sa<sup>a</sup>saggar<sub>2</sub>(a)-ti<m>*, dans la foulée de la lecture de D. Soubeyran, ou postuler que l'on a une graphie *sa-har(a)-ti<m>* avec le même usage du signe HAR que dans <sup>d</sup>nin-HAR-ra-ak du *Panthéon de Mari* pour <sup>d</sup>nin-kar-ra-ak. La première solution me paraît plus vraisemblable même si elle est rare dans les usages d'écriture de Mari (cf. ci-dessus la graphie <sup>d</sup>nin-igiš<sup>i</sup>-zi-pa-ra).

— <sup>d</sup>HAR = <sup>d</sup>saggar<sub>2</sub> doit être postulé aussi pour les NP. Le général (*râb Amurrim*) d'Hammu-rabi de Kurda, porte le nom de <sup>d</sup>HAR-ra-a-bu. Une lecture Saggar-abu conviendrait parfaitement à quelqu'un qui habite dans la région du Sindjar. Le fait que dans M.6198, le même personnage soit écrit au moyen de <sup>d</sup>HAR et non <sup>d</sup>HAR-ra, n'incite pas à distinguer un <sup>d</sup>HAR-ra = Saggar contre un <sup>d</sup>HAR = Bunene, comme *bu-ne-ne-a-bi* [*ARMT* XIII, 96,7] face à <sup>d</sup>HAR-a-bi [M.5543, ii & M.6464, ii] pourrait le faire proposer.

On notera *bu-ne-ne-i-dí-nam* dans M.8321,ii contre *šil-lí-<sup>d</sup>saggar<sub>2</sub>* dans A.2654, *sa<sup>a</sup>saggar<sub>2</sub>-ga-[mi]* dans A.3151 vi 4 et *i-ba-al-<sup>d</sup>saggar<sub>2</sub>* dans *ARMT* XIII, 1, ix 43 et *ARM* XIX, 202 collationné. Les deux dieux existent donc l'un et l'autre séparément à l'époque de Mari.

La seule lecture phonétique que je connaisse par ailleurs pour <sup>d</sup>saggar<sub>2</sub> est *ša-ga-ar*, citée dans la communication de D. Soubeyran. Par contre, Fr. Joannès me signale la graphie *ša-de-em sa-ga-ar* pour la montagne dans l'inédit A.4461.

Le NP de femme *bu-[ne]-ne* de A.3151 v 4, n'existe pas. Il faut lire *hi<sup>?</sup>-[i]n-ne*.

Jean-Marie DURAND

15) Le signe ŠI dans les textes dits šakkanakku — On sait que les textes dits «šakkanakku» sont en réalité à attribuer désormais au règne de Yahdun-Lim ou, en partie, antérieurs à son règne. Ils illustrent un syllabaire particulier qui, à bien des égards est en rupture complète avec celui qui est employé dès la «babylonisation» de Mari. La plupart du temps, on ne peut s'en rendre compte du fait de l'édition trop rapide qu'en a procurée H. Limet. L'édition nouvelle de ces documents reprend de façon systématique ce syllabaire qui pourra servir de fructueux



point de référence pour l'histoire de l'écriture cunéiforme en Syrie. Cette édition se trouvera former, pour des raisons d'économie d'édition, non pas un ouvrage séparé mais la première partie de AAM 2, jointe à celle des textes de Yahdun-Lim que nous assumons conjointement D. Charpin et moi-même.

Le statut des sifflantes est, comme attendu (cf. ci-dessus, n° 14), un des plus délicats. On en jugera par le statut du signe «ŠI». Tous les exemples d'une lecture [ši] procurés par H. Limet sont faux. Le graphème ŠI a, d'autre part, masqué dans plusieurs cas la façon dont a été noté le terme *ûmum* «jour». Or ce dernier est bien attesté par ailleurs dans ARM XIX.

— Ainsi, faut-il lire ARM XIX, 392:

1 1/2 gur, 0.3 2\* [qa] ninda

2 1/2 gur, 0.1 8 qa kaš

3 iti 16 u\*-mi\*

ra-ma-'à-a

nar

a\*-kûl

= «(Moi), NP, le musicien, ai consommé 212 litres de (grain pour faire du) pain (et) 318 litres de bière, (pendant un temps de) 3 mois et 16 jours».

On retrouve donc ici le tarif standard de certaines rations de l'époque pseudo-šakkanakku, soit quotidiennement: 2 litres de (grain pour faire du) pain [212 litres : 106 jours] et 3 litres de bière [318 litres : 106 jours].

— Cette graphie *u-mi* se retrouve dans ARM XIX, 382 qu'on lira:

(x travailleurs +) 14 ká é-gal šu 3 u\*-mi\* ti-ku-lu

= «(x travailleurs +) 14 gardes de la Porte-du-palais qui ont consommé pendant 3 jours».

— On notera enfin, dans ARM XIX, 60:

8 guruš ša<sub>18</sub> 2 u\*-um\* ší\* řa-'à\*-ni\*

= «8 travailleurs de 2 jours employés à la moûture».

Dans tous les cas *ûmum* est donc écrit avec une initiale U (qui doit indiquer une prononciation [yu]), ce qui est banal pour un syllabaire de type «agadéen». Cf. MAD 3, p.7. On n'aura donc aucune peine à lire désormais dans ARM XIX, 409:

10 lá 1 1/2 guruš\* [de même l. 5 ! ]

šu u-ma-kál-lá

ší řa-'à\*-ni\*

= «“8 travailleurs 1/2”»; représentant une journée complète (de dépense): (jour) de moûture».

On comparera avec ARM XIX, 60 ci-dessus.

Jean-Marie DURAND

16) Noms de fonction – Le NP enregistré par M. Birot *Raba-sitrû*, dans ARMT XVI/1 p. 172, repose sur une analyse «grande a été la protection», d'après H.B. Huffmon, *Amorite Personal Names*, pp. 253-254 [STR = «protection»], pp. 260 [RB' = «to become large»], et p. 88 [au «G. perf.».]. L'analyse de *raba* comme un «G. perf.» n'est sentie que comme possible par Huffmon; la longue finale de *sitrû* est difficilement explicable, si on considère ce terme comme ayant statut de nominatif.

Le NP se trouve attesté par ARMT XXII, 16, 20 où on lira [r]a-ba-s[í-it-r]u-ú, ainsi que par ARMT XXII, 58, 3' où il faut lire: [r]a-ba-[s]í-it-ru-ú. Il s'agit dans les deux cas de listes de chanteuses (dans ARMT XXII, 16, l. 11 il faut lire: šu-nigin: 10 munus-nar\*-meš\* ša é [t]e\*-gi-tim et à la l. 21: 9\* [munus-nar-tur-me]š).

La collation de ARM XXIV, 159 révèle qu'il faut lire: ra-ab\*-ba\*-sí\*-it\*-ru\*-ú\*. Etant donné qu'il s'agit du nom d'une «petite chanteuse», n'est-il pas plus raisonnable de l'interpréter comme *Rabbat-šitrû* et d'y retrouver un «nom de fonction» analogue à ceux qui ont été déjà définis à Mari pour certains fonctionnaires, dans M.A.R.I. 3, p. 127, n.2 et sqq.? *rabbat* est le permansif féminin de *RBB*. *šitrum* est le terme qui signifie soit «harpe», soit «orchestre» selon le sens qu'on lui donne (cf. AEMI, Dossier sur les Maîtres de Musique).

Puisque ce terme est masculin, la structure du NP fait problème. On peut considérer que l'on a là la féminisation du verbe parce que le NP est celui d'une femme. C'est le schéma *Tûlid-Šamaš*. A ma connaissance, cependant ce procédé par «féminisation» de dieux mâles ou, inversement, de «masculinisation» de déesses, n'est pas un procédé «ouvert» et ne se produit qu'avec certaines divinités qui jouissent, par ailleurs, d'une ambivalence sexuelle notoire. Il faudrait concevoir que le chant étant surtout affaire de femmes ou d'efféminés, *šitrum* «orchestre» est compris spontanément comme une collectivité féminine. Le nom propre signifierait «Suave est l'orchestre». Cette explication laisse inexplicée la longue finale que l'on constate dans les quatre occurrences du NP.

Cette explication est tout à fait envisageable. Cependant, on ne saurait complètement exclure que le NP signifie «Elle est douce (quand elle joue) à la Harpe/à l'Orchestre», *šitrû* étant au locatif comme cela se produit pour *ma-nu-ú* «dans une mine», «par mine», expression couramment employée dans les textes de Mari qui parlent de l'alliage de l'étain [Cf. ARMT XXV, 714, repris dans M.A.R.I. 5, *Questions de Chiffres*]. Dans *ma-nu-ú*, la longue finale provient de la contraction du 2ème -a de (nominatif) *mana'um* et d'une désinence -um comportant un u bref.

L'exemple de *šitrû* supposerait que le locatif était aussi attesté à Mari sous la forme -û, soit qu'il s'agisse d'un dialectalisme, soit d'une réfection par analogie à partir de *manû*, seul emploi nominal vivant du locatif que l'on constate dans les textes.

Ce NP pourrait dès lors avoir une structure comparable à l'expression *fâbat rigma* qui a été étudiée récemment par E. Reiner dans *St. Or.* 55, p. 6. L'auteur considère qu'il peut s'agir d'une construction inversée pour *rigma fâbat*, ou encore d'une variante de la structure *fâbat rigmi* qu'elle étudie. Si *Rabbat-šitrû* peut signifier «Elle est douce (quand elle est) à l'Orchestre», on trouverait la structure étudiée dans *St. Or.* 55, documentée avec le génitif, l'accusatif et le locatif.

Jean-Marie DURAND

17) **Noms propres sumériens** – Le petit texte dont on trouvera copie ci-dessous appartient à la liste des NP sumériens telle que l'avait reconstruite Chiera dans *PBS XI/3*. La «Face» et le «Revers» sont clairement indiqués par l'apparence extérieure de la tablette. Le nouveau document corrige, comme c'est normal, sur plusieurs points l'édition de Chiera.

Col. i, 15-30 = Chiera III 901-916;

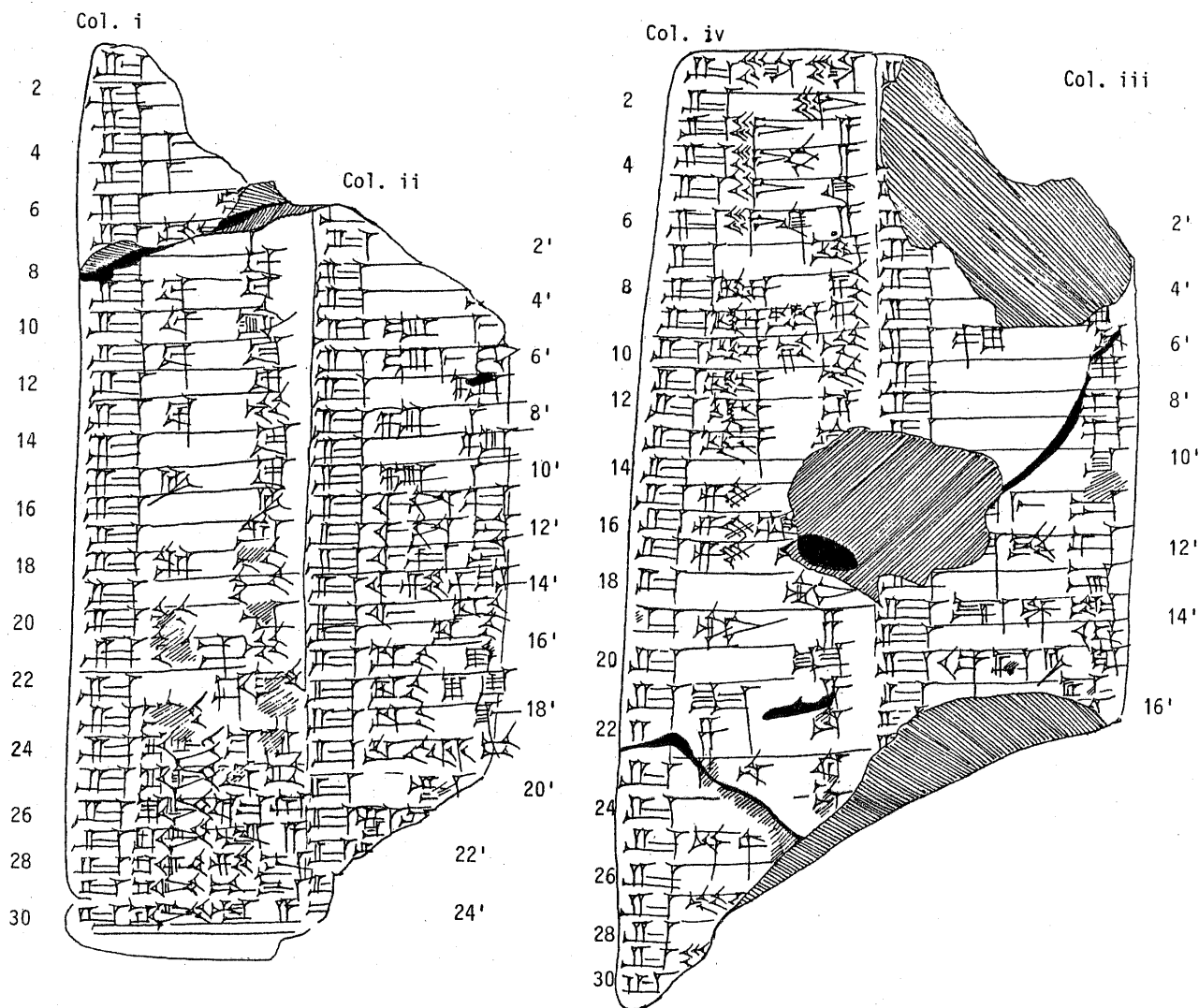
Col. ii, 4'-22' = Chiera III 819-837;

Col. iii, 6'-16' = Chiera III 858-869;

Col. iv, 1-5 = Chiera III 788-792;

Col. iv, 14-30 = Chiera III 766-782.

La Col. i, 11-16 semble correspondre à Chiera III 793-798, peut-être mal placés par l'auteur.



Jean-Marie DURAND

18) *Adi mā* – D'habitude, c'est la langue akkadienne qui nous aide à comprendre un mot ou une expression biblique, mais il arrive aussi que ce soit le contraire et c'est la langue de la Bible qui nous éclaire sur une expression akkadienne. En voici un nouvel exemple.

Il s'agit du pronom interrogatif (hapax legomenon?) *adi mā*, qui apparaît dans AbB X, p. 44, n° 32.33 et qui est traduit par Kraus (p. 45, n. h) en italique: «endlich». Or, une expression biblique identique *ad māh* (*meh*) apparaît plusieurs fois dans la Bible: Nom. 24. 22; Ps. 4.3; 74.9; 79.5; 89.47. Cette expression est traduite par F. Brown, S.R. Driver et C.A. Briggs, *A Hebrew and English Lexicon of the Old Testament*, p. 554a (4e): «until when? how long?» et par L. Koehler et W. Baumgartner, *Hebraisches und Aramäisches Lexicon zum Alten Testament*<sup>3</sup>, p. 523a (D4), p. 743q (A2a): «wie lange noch?». Le *BDB* compare *ad māh* avec l'expression *ad mātai*, *ad 'ānāh*. La première expression correspond, bien entendu, à l'expression accadienne *adi matī* (CAD A/1, p. 119; *AHW*, p. 632b [2 «bis wann»]). Il faut en conséquence traduire dans AbB X.32.33: «wie lange noch? bis wann?».

Moshé ANBAR (février 87)  
11 rue Armon, TEL-AVIV, 63455, Israël

19) *Sibum*, clan hanéen – Ph. Talon a signalé dans son étude «Quelques réflexions sur les clans hanéens» dans *Miscellanea Babylonica, Mélanges offerts à Maurice Birot* (Paris 1985, p. 282) le nom *Si-bi-i-im*, *Si-bé-e-em* et *Si-bi-im* comme un nom possible d'un des clans hanéens. Grâce à ces données, nous proposons de lire dans ARM IX.248.R.5': NP L]Ú *Si-bi-i*. En comparant avec l.13': LÚ *Ya<sub>8</sub>-ba-si-i* et l. 16': LÚ *Ya<sub>8</sub>-ka-li-ti-i* (qui sont tous les deux des noms de clans hanéens) il s'avère qu'en effet il s'agit d'un nouveau nom de clan hanéen: *Sibum*.

Moshé ANBAR

20) ARM II 22, 8-9, 13 — Lire en 8-9: *a-šar šu-ub-tim na-di<sup>i</sup>-im* (avec von Soden, *Or.* 22, 1953, 196, au lieu de *na-še<sub>4</sub>-em*) x x x x *ú-ul ib-ba-ši-im(?)* et comprendre «il n'y a pas eu d'endroit où dresser une embuscade». Passage à joindre aux exemples de *šubtu* = «embûche, embuscade» relevés par A.K. Grayson, *Studies Oppenheim*, 90-94.

L'expression *šābum qallatum* «un petit contingent» est le pendant de *šābum ka'ibittum* «un gros contingent». Les adjectifs au F. Sg. *ka'ibittum* ou *qallatum* ont valeur de substantifs (*ALM* §38d). Mais si le premier figure à ce titre dans les dictionnaires (*CADK* 21a, 33Ob; *AHW* 417b), on n'y trouve pas le second.

André Finet (Mars 1987)  
HAM-SUR-HEURE, 6428-Belgique.

[Cf. dans *M.A.R.I.* 5, «Opérations militaires» dans la section *Notes Brèves*. N.D.L.R.]

## ANNONCES UTILITAIRES

21) **Textes de Mari en errance** — Un collègue, à l'amabilité duquel je rends bien volontiers hommage, m'a signalé l'existence dans le «commerce des Antiquités» de six textes de Mari. En voici la description:

1. Lettre d'Asqudum et d'Ašmad au roi. [1ère ligne de texte: *ina pānītim-ma aššum alāk bēli-ne*]. Ce document a été réintroduit dans son «dossier» qui est celui du règlement des affaires du Suhi par Asqudum au moment de la grande rébellion yaminite et de la guerre contre Ešnunna. Plusieurs lettres ont de fait été envoyées alors par Asqudum et Ašmad. Elles sont publiées avec l'ensemble des archives du devin Asqudum dans *AEMI*.

2. Texte juridique du viii-ADDU D'ALEP [= ZL 3']: emprunt d'argent par Luštammār. Le texte a été réintroduit avec ses parallèles dans le dossier adéquat par D. Charpin et sera publié avec la réédition complète des textes juridiques de Mari (y compris *ARMT VIII*).

3. Texte administratif du 9-ix-ZL 4', scellé par Ama-duga: reçu d'huile par Ilī-ašraya, inclu dans *AAM 2*.

4. Texte administratif du 2-xi-ZL 4', apport par [R]u<sup>2</sup>-ma-ti-im d'étoffes, inclu dans *AAM 2*.

5. Texte administratif du 2-vii-ZL 7': Apport de chaussures par Kabi-Ešuh, inclu dans *AAM 2*.

6. Texte administratif «du vi au viii»: compte de produits alimentaires, inclu dans *AAM 2*.

Je serais très reconnaissant à un collègue qui pourrait retrouver ces documents, à présent repartis dans leur «errance», de me transmettre tout renseignement les concernant, et particulièrement des photos, (de préférence selon la «méthode-Owen»), moyennant tout dédommagement éventuel.

J'en profite pour rappeler deux faits bien connus:

-il est très facile d'identifier une tablette de Mari;

-le site de Tell Hariri, d'autre part, n'est jamais tombé en *déshérence* d'archéologues ou d'épigraphistes, puisqu'il ne s'est produit nulle interruption administrative dans ces domaines. Ce ne saurait donc être que par accident que des tablettes de Mari circulent dans le «commerce».

Il est bien évident, enfin, que la publication de tels documents n'a de sens qu'une fois ces derniers réinsérés dans leurs dossiers légitimes.

Jean-Marie DURAND

22) **Assyriology and word processors** – More and more Assyriologists nowadays prepare their manuscripts with word processors. When these manuscripts include substantial text editions, it seems worth considering the possibility of making these texts available to interested colleagues in diskettes as plain ASCII files in the more popular formats (IBM or Macintosh). It would require minimal extra efforts from the authors and it would make life easier for all of us. Agreement on file formats and on ways of remunerating the authors could be easily reached.

Miguel CIVIL

23) **«Cuneilaser»** – Ce numéro de *N.A.B.U.* a été réalisé avec un Macintosh. Plus couplé à une imprimante Laserwriter. La fonte utilisée est le Times, modifié (pour les signes diacritiques) grâce au logiciel Fontographer: cette fonte, baptisée «Cuneilaser», sera envoyée gratuitement à tout collègue (sérieusement) intéressé qui m'adressera une disquette format Macintosh. L'envoi comportera également la fonte «Ebla», dont les caractéristiques sont identiques à celles de «Cuneilaser», mais qui convient davantage au travail sur écran ou sur imprimante Imagewriter (il s'agit du Genava modifié avec le logiciel Fontastic).

Dominique CHARPIN

## VIE DE L'ASSYRIOLOGIE

24) M. Paul Garelli, Professeur au Collège de France, a prononcé la leçon inaugurale de sa chaire: «Assyriologie», le Vendredi 12 Décembre 1986.

25) **A propos des fractions** – Les vendredi 30 et samedi 31 janvier 1987, un colloque s'est tenu au centre de recherches historiques et juridiques de Paris I sur le thème:

Histoires de Fractions

Fractions d'Histoire.

organisé par P. Benoît de l'UFR d'Histoire de Paris I, K. Chemla du REHSEIS CNRS, et J. Ritter du département des mathématiques de Paris VIII. Pour répondre aux différents thèmes soulevés, une trentaine d'interventions ont eu lieu dans les domaines suivants: la fraction dans l'antiquité mésopotamienne, égyptienne et grecque, la fraction en Chine, en Inde et en Islam, les problèmes de transmissions, de similarités et de contacts, la fraction dans l'occident médiéval, dans les partages, la fraction en musique, et pour finir, la fraction en mathématique contemporaine.

Cinq conférenciers sont intervenus plus particulièrement sur la Mésopotamie:

– J. RITTER La métrologie et la préhistoire des fractions en Mésopotamie et en Egypte. Le système métrologique archaïque de capacité à Sumer, dit système «SE», utilise les premières fractions attestées dans l'écriture. Celles-ci disparaissent au milieu du III<sup>e</sup> millénaire, et sont remplacées par le système «classique», IGI n GÁL, dans toutes les métrologies et mathématiques des époques suivantes.

– E. M. BRUINS La construction des tables numériques en Egypte et Babylonie. Les pratiques du commerce conduisent aux équations quadratiques, les calculs des aires et des capacités aux équations cubiques. On peut résoudre celles-ci par un «algorithme» utilisant des fractions dans une «table numérique». Il s'agit de déterminer la façon dont ces tables numériques étaient composées pour arriver à une solution par une quantité rationnelle.

– C. MICHEL Les fractions dans les tablettes économiques du début du second millénaire en Assyrie et en Babylonie. Les systèmes d'écritures des fractions sont différents dans les textes dits «cappadociens» et dans ceux paléo-babyloniens de Mari. Cependant, dans les deux systèmes, au total, sept fractions seulement sont utilisées, des inverses et leurs complémentaires, et le 1/5 n'apparaît pas. Dans les multiplications et divisions accomplies sur ces fractions, le manque de décimales et le petit nombre des fractions à disposition impliquaient une proportion d'erreurs importante due à la complexité des calculs et aux approximations faites sur les résultats.

– J. J. GLASSNER Du bon usage de la fraction. Il s'agit de remarques sur divers usages de la fraction à travers la littérature mésopotamienne. Ainsi, les chiffres des dieux Šamaš et Šîn, 20 et 30 respectivement, représentaient chacun la moitié des dimensions des disques de l'une et l'autre de ces divinités, 40 et 60 doubles-lieues. Le scribe qui tentait d'expliquer un concept le divisait en autant de notions constitutives. Ainsi naquirent certaines listes...

– S. DÉMARE Les partages successoraux paléo-babyloniens. Les textes de la pratique témoignent de l'existence de règles coutumières locales spécifiques. Ainsi, à Ur, Nippur et Isin l'aîné bénéficiait d'une part supplémentaire équivalente à 1/10 de la masse à diviser. A Larsa, il recevait le double des biens attribués à ses frères, tandis qu'à Sippar, l'égalité entre les héritiers était absolue. Cependant, il est possible que les trois systèmes décrits ici n'aient pas été les seuls applicables, étant donné la masse des textes qui n'appartiennent à aucune de ces catégories.

Les actes de ce colloque seront publiés prochainement.

Cécile Michel (25.02.87)

---

Responsables de la publication:

Francis JOANNES  
9 rue du Ruissel  
F-76000 Rouen

Bertrand LAFONT  
55 avenue Secrétan  
F-75019 Paris